

Le bal des marmots

Autor(en): **Datin, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197971>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fur et à mesure qu'elle survient. La quantité de liquide perdu par la transpiration va souvent jusqu'à un kilogramme, lorsqu'il s'agit d'un bain entier ».

A peine êtes-vous dans le sable qu'on vous ingurgite un grand verre d'eau thermale, toute bouillante, qui n'est pas précisément agréable à boire.

Quart d'heure après, vient un second verre dont on s'acquitte en grimaçant. « Variez un peu, disais-je à Louis, variez avec du Ville-neuve ».

— Si le médecin vous le prescrit, me répondait cet employé en riant, je veux bien.

Ces deux verres d'eau chaude provoquent alors une transpiration si abondante, qu'elle ruisselle, comme mille gouttières, de toutes les parties de votre corps.

Lors du premier bain, on éprouve une singulière impression. D'abord, la vue de la baignoire-cercueil ne vous réjouit guère. Et ces hommes qui, dans la crainte de laisser refroidir leur sable, arrivent en courant avec leurs seaux remplis jusqu'aux bords, ont vraiment l'air d'enterreurs qui ont hâte de vous voir passer dans l'autre monde.

Eils sont pourtant gentils tous ces employés, François, le maître baigneur, Louis, son second et leurs aides: toujours de bonne humeur, toujours complaisants, aimables et polis.

On garde de ces braves gens un souvenir bien agréable, je vous l'assure. L. M.

Le bal des marmots.

M. Paul Duchemin, rédacteur au Crédit foncier de France, aux environs de la trentaine, à la vue de son foyer désert, devant les désillusions de sa vie de garçon, résolut de ne pas rester plus longtemps célibataire et de se créer une famille.

Ayant rencontré dans une maison amie Mlle Berthe Letellier, blonde, grasse, aux yeux d'un bleu d'outre-mer, il ne sut résister au charme pénétrant du retroussis de sa lèvre rouge comme un trait de carmin, s'éprit de la jeune fille et la demanda en mariage.

Sa situation au Crédit foncier offrant toutes garanties, les parents de Mlle Letellier ne pesèrent nullement sur la volonté de celle-ci, qui, libre de son choix, séduite par l'air franc et loyal de M. Duchemin, autant que par la régularité de ses traits et l'éclatante blancheur de ses dents, un beau soir, laissa tomber sa mignonne main dans celle du jeune homme, et, six semaines après, l'épousait.

Les revenus de la petite dot de Berthe, ajoutés aux appointements de Paul, permirent aux époux de se loger au troisième étage du n° 6 de la rue des Dames, aux Batignolles.

Comme il répugnait au mari d'astreindre sa femme aux gros ouvrages de la maison, qui, forcément, éliminent les ongles roses et gercent la délicate peau des gentilles menottes, afin de tout concilier, en attendant les futures augmentations de traitement, Berthe se contenta dans la matinée de trois heures de travail d'une femme de ménage.

Tout marcha à souhait la première année; M. et Mme Duchemin, en pleine lune de miel, s'estimaient heureux et l'étaient en effet, quand l'arrivée d'un bébé, comble de leur félicité, changea pourtant la face des choses.

Mme Duchemin voulut à toute force nourrir son enfant, un gros gros garçon jofliffu, dont elle raffolait, mais dont les soins incessants absorbaient la majeure partie de son temps. De là, la nécessité d'avoir en permanence une bonne sérieuse pour suppléer au besoin dans ses occupations la maîtresse de la maison.

Non sans regrets, on se sépara donc de la femme de ménage, probe, honnête, complaisante, dont les époux n'avaient eu qu'à se louer, et sur la présentation d'excellents certificats exhibés par une Luxembourgeoise, assez jolie brune de vingt-deux ans qui répondait au nom de Katly, celle-ci entra à leur service.

Au début, tout alla à merveille, et le rédacteur du Crédit foncier s'applaudissait d'avoir eu la main

aussi heureuse. D'humeur égale, attentive aux ordres de Madame, jamais une réponse aigre ou malsonnante, elle paraissait aimer beaucoup le petit Henri. Quel plus sûr moyen de captiver le cœur d'une mère ?

Régulièrement, tous les dimanches, M. et Mme Duchemin dinaient et passaient la soirée au dehors, tantôt chez les parents de Madame, tantôt chez le père de Monsieur.

Comme ils revenaient fort tard, aux approches de minuit, après avoir mené le petit Henri chez les grands-parents, en constante extase devant la superbe santé du bébé, la bonne rentrait au logis avec l'enfant. Sous la garde de Katly, attentionnée et possédant leur pleine confiance, les maîtres étaient sans inquiétude et jouissaient tranquillement de leur soirée.

Depuis une huitaine de mois les choses marchaient de ce train, quand un soir, après le dîner chez son père, sans cause apparente, Mme Duchemin fut subitement prise d'un malaise et bientôt perdit connaissance. Les femmes, les jeunes surtout, sont parfois sujettes à ces crises.

Grand émoi naturellement parmi les convives, mais quelques gouttes d'eau au visage lui firent vite reprendre ses sens, et, par prudence, le mari conseilla la rentrée à la maison.

Au n° 6 de la rue des Dames, M. et Mme Duchemin furent un peu surpris que la bonne n'accourût pas à leur coup de sonnette. Mais combien plus grand leur étonnement en ne la voyant pas dans sa chambre et trouvant vide la barcelonnette.

— Katly !... Katly !... appela la mère d'une voix étranglée.

Pas de réponse !

Littéralement affolée par ce silence, comme une avalanche elle dégringola l'escalier, et s'adressant à la concierge :

— Avez-vous vu Katly ?

— Oui, madame.

— Savez-vous où elle est ?

— A son rendez-vous habituel de tous les dimanches...

— Son rendez-vous ?

— Oui, madame.

— Expliquez-vous clairement, car je perds la tête.

— Eh bien, madame, tous les dimanches, en votre absence, elle va au bal...

— Mais Henri ?

— Elle l'emporte avec elle.

— Au bal ?

— Oui.

— Où est-il ce bal ?

— Tout près d'ici, au n° 144 de l'avenue de Cligny.

Ces mots à peine prononcés, le mari et la femme se précipitèrent dans la direction indiquée.

Une fulgurante ligne de gaz éclairait de loin un transparent au beau milieu duquel se détachait en lettres majuscules d'un rouge vif :

BAL DES MARMOTS

— C'est ici, dit Mme Duchemin en s'engouffrant comme un coup de vent dans le corridor.

Marchant droit au contrôle où un homme chauve, d'une quarantaine d'années, paraissait somnoler, et sans autres préambules :

— Monsieur, avez-vous dans votre bal une jeune femme porteuse d'un enfant ?

— Il y en a plusieurs, madame.

— Une grande brune, assez jolie fille, qui vient tous les dimanches...

— Le signalement n'est pas suffisant pour que je l'aie remarquée... Avez-vous le numéro du bébé ?

— Comment le numéro ?

— Eh ! oui, madame, car ils sont ici en assez grand nombre... Voici, du reste, madame la préposée à la réception qui va sans doute pouvoir vous renseigner, ajouta-t-il en désignant de la main une jeune femme assise non loin de là, près d'une porte vitrée.

S'avancant vivement vers elle, Mme Duchemin lui demanda :

— Vous avez probablement entendu ma question, madame ?

— Parfaitement, madame... Et vous n'avez pas le numéro ?

— Mon Dieu non, madame, et, je vous l'avoue, je ne comprends rien à tout cela...

— Allons, madame, dit la jeune femme en souriant, veuillez me suivre et peut-être pourrez-vous retrouver l'enfant.

Puis glissant une clef dans la serrure, elle ouvrit la porte donnant accès à une longue salle où, rangés dans de petits lits bien blancs et numérotés dormaient à poings fermés une trentaine de marmots !

Le moment d'étonnement disparu, guidée par son instinct maternel, Mme Duchemin courut directement au n° 27 et, suffoquée par la joie, couvrit de baisers fous le museau rose de son chérubin.

Comme elle se disposait à le prendre dans ses bras pour l'emporter, la jeune femme l'arrêtant de la main :

— Impossible, madame, de vous le donner sans la remise du ticket...

— Mais, madame, c'est mon fils...

— D'accord, madame ; mais il n'en est pas moins sous ma garde... Que dirais-je tout à l'heure à la femme porteuse du numéro qui viendra me le réclamer ?

— Que sa mère est venue le chercher.

— Cette réponse, madame, serait insuffisante pour dégager ma responsabilité.

— Comment faire, alors ? demanda fiévreusement Mme Duchemin sans toutefois lâcher le bébé.

— Rien de plus simple, madame... Que monsieur passe dans la salle de bal, trouve la porteuse de l'enfant et me l'amène... Toute difficulté disparaîtra.

— Cours au plus vite, Paul, je reste ici en t'attendant.

Docile à l'injonction, M. Duchemin disparut derrière la porte.

La dame préposée à la réception des bébés continuait.

— Ici, madame, nulle crainte à concevoir pour la santé des enfants, constamment sous la surveillance des deux gardiennes que vous voyez... De longtemps habituées à leur fournir des soins, à leur moindre vagissement elles accourent... De là, la prospérité sans cesse croissante de notre établissement modèle, à juste titre renommé dans le personnel des nourrices et des bonnes d'enfants... Moyennant une légère rétribution, cinquante centimes par bébé, nos danseuses peuvent goûter une joie sans mélange et se livrer à leur plaisir favori, certaines de retrouver au départ leur chérubin dans des conditions excellentes...

— Très fin de siècle ce procédé, dit en souriant Mme Duchemin, rassurée désormais sur le sort du petit Henri.

— N'est-ce pas, madame ? Et si avantageux pour les familles !... Combien de jeunes domestiques, avides de distractions, à l'insu des maîtres, quittent le soir leur chambre en *catimini*, sans souci de l'enfant confié à leur garde, pour courir le guilledou ?... Ici, madame, rien de semblable, car les marmots sont constamment surveillés... Ah ! il serait désirable que des établissements similaires au nôtre, dont notre directeur, un humanitaire, madame, a eu l'idée géniale, puissent se vulgariser de plus en plus dans Paris.

Dès son entrée dans la salle de bal, au milieu du tourbillon de valseurs, M. Duchemin avait reconnu la Luxembourgeoise.

Le sourire aux lèvres, les yeux mi-clos, indolemment penchée sur l'épaule d'un bel artilleur, dont le bras vigoureux entourait sa taille flexible, non sans grâce ma foi, la jolie fille glissait sur le parquet.

A la vue de M. Duchemin, une pointe de rouge lui monta au visage, mais, sans trop de gêne ni d'embarras, s'avancant vers lui et de la main lui désignant le militaire :

— Permettez, monsieur, que je vous présente mon futur mari, André Martin, qui, à la fin du mois, sera libéré de son temps de service... Je me proposais d'annoncer demain matin la nouvelle à Madame... Depuis longtemps nous nous aimons et je suis fière, par cette alliance, de devenir Française...

Avec une nuance d'attendrissement dans la voix :

— J'ai beaucoup à me faire pardonner, monsieur, mais, je vous en prie, ne vous montrez pas inflexible... Je vous le jure, j'aimais tendrement le petit Henri.

Un peu interloqué par cet aplomb, sans répondre directement, M. Duchemin lui dit :

— Veuillez me donner son numéro...

— Le 27 ?

— Oui.

— Le voici, monsieur... Mais je vous accompagnerai et nous irons ensemble le quérir... Oh ! je

suis sans inquiétude, car je le sais en bonnes mains.

Le bonheur rend indulgent, et, revenus d'une aussi chaude alerte, à la vue du bébé frais et rose, tout florissant de santé, M. et Mme Duchemin prirent le parti de rire de l'aventure.

Six semaines plus tard, la brune Katly épousait son artilleur.

HENRI DATIN.

La guerra d'ao Transvat.

Pè vai lè veneindzes, m'été de: Bon! bon! cein vao bin allà, nion ne s'est onco tsecagni sti an et n'ein min zu dè guerra tant qu'ora! pu, quand l'est bon l'est prào, n'ein prào zu dè cliào guierres stao z'ans passà; lè z'Espagnolets avouè lè z'Amériitiens, pu lè Turques avouè les Grèques, l'est teimps que cein botsai et s'on pao allà tant qu'ao bounan sein que nion ne s'eimpougnè. va bin! Vouaiquie cein que mè desé.

Mà, pas petout lo novè eut zu fermeintà qu'ein vouaiquie iena que s'einmourdè et l'est onco cliào z'Anglais qu'eint sont la faute; cliào Godèmes ne poivont pas dzoure pi n'amenuta tsileu et faut quell'aulant roudassi pertot! L'ont assebin lo diabblo d'allà corattà et fourguenà dein ti cliào pays étrandzi que sont pè l'autre bet dè la cartè et d'allà eimbètà cliào dzeins que sont per lè, quand bin mèmo ne l'ao d'ivont rein. Enfin quiet, l'ont la nortze po allà pertot subhastà d'ao territoires que l'ao z'appartignont pas et ne saront conteints que quand tota la jografi sarè à l'ao cadastre. Mà que ne vignont pas sè frottà contre la Suisse, kà, avouè fenameint lo ion d'ao carabiniers et on part dè compagni dè landsturme, l'ariont as-tout fè, melebàogre!

Ora, porquie alla s'eimpougni avouè cliào Boaires d'ao Transvat! Por on rein d'ao tot; tot bounameint po d'ao s'affèrès dè vòtès à cein que diont. Et bin d'itès-mè vai on pou, cein valliàte la peina dè tserdzi les vettrelis et dè sè branquà lè canons contre por cein? Tsi no, quand ne vòteint po on municipau, aobin on conseil-ler dè perrotse, on sè tsermaillè bin on bocon, d'ao iadzo on sè baillè assebin cauquies coups dè poeings; mà po quand à allà eimpougni on pètairu, jamè ne no vindrà à l'idée, ma fai na!

Mà lè papai, que savont tot, et que redipetont tot, diont que n'est pas rein que po d'ao vòtès que s'eimpougnont et que l'ao à d'ao mi-quemaque per dezo.

Cliào Godèmes ont dein l'ao Conset d'Etat on certain Chambrélin qu'est on tsertse-rogne d'ao tonaire et l'est li qu'a einmodà clià nièze et qu'a fe d'ao pi et d'ao m'ans po avai clià guerra; la poura tante Vittorine s'est laissi fèrè; ma fai, le sè fà vilha.

Le s'est donc laissi menà pè cé Chambrélin et on autre, que l'ao diont Salisbourique, et hardi la mitraille! mà sè sont on bocon trompà; l'avont cru qu'avouè on part dè compagni que l'ont einvouyi per lè, porriènt ècliaffà ti cliào Transvaliens coumeint d'ao mouzets, mà harte-là! cliào z'ique sont d'ao tot cràno, coumeint lè nouitro à Grandson et à Morat, sè reveindzont bin et l'ont d'ao ètèrti pas mau d'Anglais.

Pu l'ao z'ein est arrevà d'ao totès galèzes, à z'Anglais: l'ont d'ao on gènérat avouè on part dè milles d'ao leu que sont einclliou dein na vela, tot coumeint Bazaine ein 70 et que vont crèva dè fan se ne sè reindont pas.

Po fèrè clià campagne, l'avont assebin at-setà, pè lo Valà et ein Etalie, ti lè bourrisquo que l'ont pu trovà, po lè z'applyi à l'ao pices dè doze; mà cein que ne savont pas, lè que lè bourrisquo sont paret coumeint lè m'acclio, n'amont pas vaire cein qu'est rodze. Adon on dzo que l'ètiont applyi et que lè z'Anglais sè sont reincontrà avouè lè z'autro, vouaiquie cliào bourrisquo, quand l'ont vu lè tunique rodzes d'ao z'Anglais, que preignont ti le mor

à deints et que sè mettont à traci à grandè-cime galop avouè lè canons à z'Anglais tant-quie dein lè bataillons d'ao Transvaliens que lè z'ont arrètà. Cliào z'ique, quand l'ont cein vu ont de: Bouna praisa! l'ont dèplyi totè cliào bitès, l'ont redut lè canons, pu cauquies dzo après l'ont tià cliào bourrisquo. Avouè la tsai, l'ont fe ne sè dièro dè mille s'acessons dè Boulogne et lè pé, lè z'ont totès veindies à n'ont marchand dè musiques po fèrè d'ao pé dè tambou dè basse

Ora, à l'hàora que l'est, sè tsappliont adé et seimblliè que cein vaut mau veri po lè z'Anglais; quand bin sont quatr'ao cinq jadzo dè plliè l'ont reçu stao dzo passà trài dèdzalies, lè zenès après lè z'autro et l'ont ètè brossi à tot fin. Et quoui l'arai cru dè cliào petits cra-zets dè Boairs? L'ao z'ont onco accrotzi onna dizanna dè pices dè canons; ma stu iadzo n'ont pas pu avai lè bourrisquo, assebin l'ont einradzi qu'on dianstre, kà l'avont dza tot medzi l'ao s'acessons dè Boulogne.

De quoi donc peuvent-ils bien parler?

Nous, Vaudois, avons, chez nos voisins, la réputation de ne jamais nous exprimer d'une façon nette, décisive; de ne jamais nous compromettre. Ce jugement est sans doute exagéré, mais il a du vrai, cependant. Ecoutez plutôt le dialogue suivant, entendu à l'auberge d'un de nos villages.

« Alo! David, à quoi en est l'affaire dont tu m'as parlé l'autre jour? »

— Oh bien, tu sais, Samuet, toujou au même point; ça n'avance pas.

— Oui, mais, enfin, tu espères?... »

— Oh! sans doute...

— Parce qu'enfin, ce n'est que juste.

— Pour ça, y a pas à discuter.

— As-tu revu le gaillard?

— Je l'ai rencontré la semaine passée.

— Et puis que dit-y?

— Y dit... Y dit... Y ne dit rien...

— Oui!... Oui!... C'est peu... Y te faudrait tâcher...

— Je ne demanderais pas mieux, seulement, tu sais...

— Oui, oui, d'accord, mais, quand même... N'y aurait-y pas moyen de...?

— J'y ai bien pensé, et puis...

— Tu crains qu'il ne...?

— Justement!

— Diable! Diable!... C'est qu'y faudrait quand même bouger, sans ça...

— Oh! ma foi, sans ça... A la tienne, Samuet.

— A la tienne, David... Y me vient une idée... Si tu...; tu comprends?... »

— Oui, biensû, et après?... »

— Eh bien, après, tu verras veni le gaillard... Y faudra bien...

— C'est une idée... Si ça réussit...

— Alo, le frère que dit-y, lui?

— Le frère? [Eh, bien, comme l'autre... Y ne dit rien.

— Crois-tu pas qu'avec lui, y aurait moyen?

— Oh?... Oh?... On pourrait voi...

— Oui!... Ça fait que ça n'avance pas... quoi?... ça est là?... »

— Hélas, oui, mon pauvre Samuet, ça est là... Quatre heures, y me faut voi aller; la Louise m'attend. Adieu.

— A la revoyance, David.

Recettes.

Omelette au jambon. — Hâchez du jambon avec un peu de civette, cerfeuil, persil et marjolaine; mêlez-y une demi-cuillerée de farine, quatre ou cinq œufs et deux décilitres de lait. Délayez bien tout cela, faites chauffer un peu de beurre

dans une tourtière, mettez-y la farce et faites cuire au four.

Nettoyage des glaces. — Les petites rayures qui sillonnent les glaces et finissent par en tenir l'éclat, tiennent à ce qu'on les essuie avec des linges de laine, tandis qu'on ne devrait employer que de la peau de daim. — On peut faire disparaître ces rayures en délayant du rouge d'Angleterre dans quelques gouttes d'esprit de vin et en l'étendant sur la glace qu'on frotte doucement avec la peau de daim.

Charade.

La nuit, dans mon premier, se change en un beau jour, Le plaisir, bien souvent, y fait place à l'amour. D'un pauvre, quelquefois, mon second fait un riche; Mais de cette faveur la fortune est bien chiche: Tel qui, pour l'attraper, met son avoir à bout, Pour vivre fut forcé d'aller porter mon tout.

Prime: Un objet utile.

Echange de dépêches. — Il est admis aujourd'hui qu'on ne s'amuse plus au service militaire. On y rit pourtant encore, témoin cette petite histoire, qui a donné lieu, il y a quelques années, à un échange de dépêches télégraphiques entre la place de Bière et la ville fédérale.

Un brave capitaine avait besoin d'un revolver et désirait se le faire adresser à Poliez-Pittet.

Il libella ainsi son télégramme à l'administration compétente, que nous ne désignons pas d'une façon plus précise:

« Administration... »

« Berne »

« Prière d'envoyer à Poliez-Pittet (Vaud) un revolver ordonnance contre remboursement. »

« "... capitaine. »

La réponse portait textuellement:

« "... capitaine. »

« Bière. »

« Désirons savoir si Poliez-Pittet est officier » ou sous-officier. S'il est sous-officier, Arse- » nal de Morges fournira revolver. »

« Administration... »

Livraison de janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSSELLE: Les conditions présentes de l'Italie, par Ernest Bovet. — En plein air. Les bûcherons, par T. Combe. — Le village chinois, par Michel Delines. — Les autorités de la critique, par Paul Stapfer. — La restauration d'une route d'Europe aux Indes, par Pierre Martel. — Numa Droz. In Memoriam, par Ed. Tallichet. — Le dernier écu. Récit de Noël, de J. Bencivenni. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

La Muse. — C'est mardi prochain que cette excellente société jouera **Les Tisserands**, la fameuse pièce de Gerhardt Hauptmann, donnée pour la première fois à Lausanne. Le soin qu'elle a mis dans l'étude de cette œuvre, les qualités de ses acteurs, tout annonce un succès comparable à celui de la représentation de **Judith Renaudin** que la Muse a donnée d'une façon si parfaite l'année dernière.

THÉÂTRE. — Voulez-vous rire et vous bien amuser? Allez demain écouter la spirituelle comédie de Pailleron. **Le monde où l'on s'ennuie.** Nos artistes l'interprètent de façon admirable. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit: « Les Pilules hématogènes du docteur Vindevogel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.